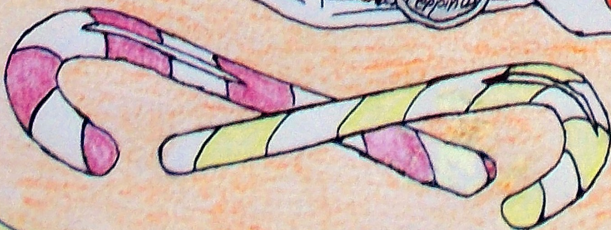
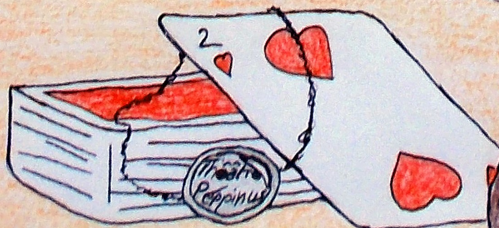
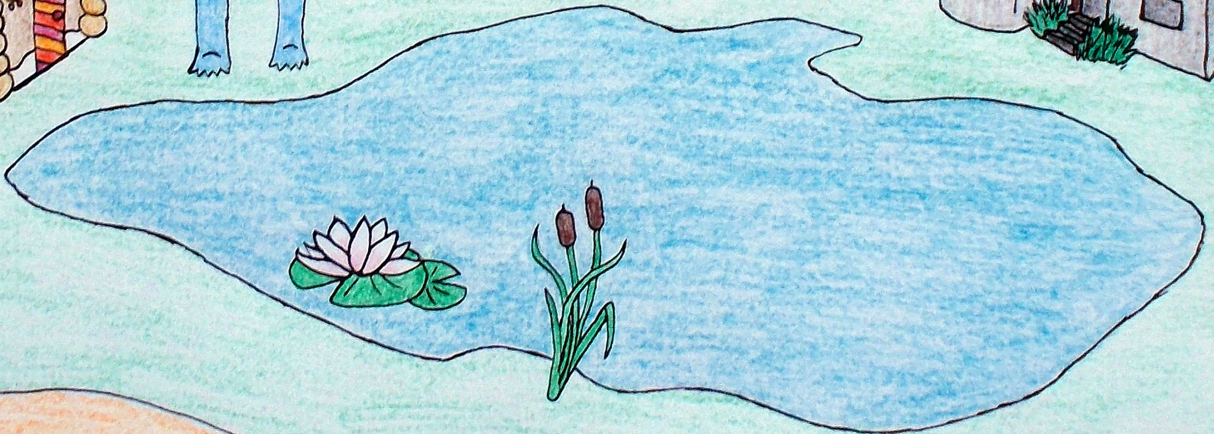
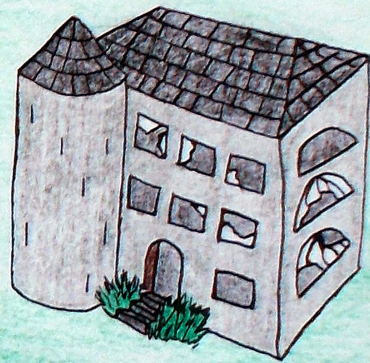


Songe

d'un

Somnambule



Lili Chimaire

*À Haryon.
Je te souhaite un joyeux Noël et une bonne année.*

Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été somnambule. Depuis mon plus jeune âge, je me réveille à des endroits où je n'ai aucun souvenir d'être allé, parfois changé, parfois en train de dire des choses que j'oublie sitôt que le sommeil m'a quitté. Une fois, je me suis même réveillé sous la douche, des jets d'eau brûlante courant sur ma peau. Pendant quelques secondes, j'en ai oublié jusqu'à mon nom.

Pourtant, aucune de ces crises de somnambulisme n'est comparable à celle que je vais vous raconter.

Je m'étais endormi dans mon lit, enveloppé dans ma couverture émeraude, mon chat roulé en boule contre mon ventre. La dernière image que j'ai gardé avant de plonger dans le sommeil est sa silhouette duveteuse qui se soulevait à intervalles réguliers. Je ne me souviens alors plus de rien. Rien jusqu'à ce que je ne sois brutalement tiré de ma torpeur vaseuse, lancé dans le vide à toute vitesse, le vent étouffant l'air dans ma poitrine. Le ciel nocturne parsemé de nuages vaporeux défilait autour de moi comme un film en accéléré. C'était comme dans ces rêves où on tombe sans fin sauf que cette fois, j'étais parfaitement réveillé. Un hurlement a jailli dans le vent. Les yeux écarquillés, je battais désespérément des bras comme un poulet, essayant en vain de trouver quelque chose à quoi m'accrocher.

C'est alors que le choc m'a coupé le souffle. Tout mes os se sont brisés dans un craquement atroce. Les yeux larmoyants, je me suis enfoncé dans une matière spongieuse qui, dans une détente souple, m'a laissé glisser sur le sol. La terre est brusquement montée à ma rencontre. J'ai laissé échapper un gémissement. Si j'ouvrais les yeux, je me verrais dans une mare de sang. Piètre dernière image de ma courte vie. Je préférerais encore attendre la mort les yeux fermés.

J'insultais mentalement mon inconscient qui m'avait joué un sale tour, le dernier. On m'avait pourtant toujours dit que le somnambulisme était sans danger. Foutus médecins incapables. J'en étais à traiter mon inconscient de sale petit imbécile dépressif lorsque je me suis rendu compte que j'étais toujours parfaitement conscient. J'ai prudemment gonflé mes poumons. L'air, lourd et chargé de senteurs inconnues, a glissé sans bruit. Perplexe, j'ai ouvert un œil. La mare de sang que j'imaginai s'est transformée en flaque d'eau à la lumière de la lune. Clignant des paupières, j'ai entrepris de faire l'inventaire de toutes les parties de mon corps qui, contre toutes attentes, étaient toutes présentes. Je n'avais même plus mal.

Je me suis alors redressé, m'attendant presque à ce que mes tibias se brisent sous mon poids. Mais non. Esquissant quelques pas dans l'herbe, je me suis rendu compte que j'étais en parfaite santé. Mes yeux ont grimpé jusqu'à la voûte céleste. Une falaise indistincte la barrait à quelques mètres d'ici. Je pouvais à peine distinguer son sommet. Comment avais-je pu survivre à une telle chute ?

Et surtout, comment étais-je arrivé ici ?

Pour la première fois depuis que je m'étais écrasé ici, je me suis intéressé à mon environnement. On aurait dit un de ces décors virtuels qu'on ajoute sur les fonds verts dans les films fantastiques.

J'étais au cœur d'une clairière sombre marbrée des tâches brillantes des flaques dissimulées dans les herbes hautes. D'immenses arbres noirs au tronc épais comme un semi-remorque m'entouraient en un cercle parfait. De minuscules fruits luisants, trop loin pour que je les distingue vraiment, pendaient en multitude à leurs branches nues. En la regardant mieux, je me suis rendu compte que l'herbe était incompréhensiblement... pailletée. Et planté à côté de moi comme un gigantesque coussin vivant se dressait le champignon le plus grand que j'ai jamais vu. Il devait faire trois fois ma taille et au moins une dizaine de mètres de diamètre. Son chapeau à lamelles semblait aussi moelleux qu'une peluche.

J'ai posé la main sur son monstrueux pied blanc. Je lui devais la vie.

Je me suis alors retourné en essayant de me souvenir dans quel forêt je pouvais bien être. La nuit ne semblait pas énormément avancée. Elle devait donc être proche de chez moi. Lorsque j'allais amener les journalistes au pied de ce champignon géant, la tête qu'ils allaient faire...

Je me suis mentalement corrigé. Il fallait déjà que je me sorte de ce borbier avant de penser

à ma future célébrité. Et cela semblait mal parti. Il n'y avait pas de falaise près de chez moi, et encore moins de forêt de séquoias et de champignons géants. Alors bon gré mal gré, je me suis approché de la barrière des troncs. Si je marchais tout droit, j'allais bien finir par sortir, n'est-ce pas ?

Le bois ridé s'est écarté sur mon chemin, me livrant à l'appétit de ses entrailles. Prenant une large inspiration, je me suis enfoncé dans le noir.

Je n'avais pas fait dix pas que je ne voyais déjà plus mes pieds. Déglutissant nerveusement, j'ai tendu les bras devant moi en espérant ne pas tomber dans un buisson de ronces. Ou pire. Les bras d'un ours. Pourtant, au fil de mes pas incertains, mes yeux ont fini par s'accoutumer à la pénombre ambiante. Et ce que j'ai vu m'a conforté dans mon impression de n'avoir jamais vu un endroit pareil.

Les herbes folles et humides d'une pluie récente ont peu à peu laissé la place à un maigre sentier de terre souple qui étouffait le son de mes pas, sauf lorsque je marchais par erreur sur une branche dure comme de la pierre ou un escargot fluorescent. Je me suis rapidement rendu compte que ce que j'avais prit pour des fruits brillants étaient en réalité des centaines de minuscules escargots à la carapace jaune fluorescente. C'était surréaliste. Des grappes de fleurs blanches et bleues mouchetées d'or sont apparues sur les bord du chemin, pendant mollement dans la brise fraîche de la nuit. Attiré par leurs corolles duveteuses, je me suis penché pour les respirer. La tête m'a tourné. Leur parfum capiteux m'enivrait comme un vieux vin sirupeux. Respirant profondément, j'ai dû m'arracher de force à leurs pétales tentateurs. Je me suis essuyé le nez en reprenant ma route. Mes doigts étaient couverts d'un épais pollen doré.

De temps à autre retentissait le cri d'un oiseau nocturne. Je commençais à me détendre. Aussi bizarre qu'elle soit, cette balade nocturne devenait vraiment agréable. C'est du moins ce que j'ai pensé jusqu'à ce que les coupables des cris apparaissent.

J'écartais de la main une grappe de lourdes fleurs bleues, résistant à la tentation d'y plonger le visage, lorsque des griffes se sont enfoncées dans mon pull, éraflant ma peau. Un hurlement m'a échappé tandis que je basculait en avant, emporté par le poids de la créature. Son cri rauque s'est mêlé au mien. Se penchant vers mon visage, elle m'a méchamment mordu l'oreille avant de prendre son élan en m'écrasant dans la terre. La créature a alors repris son envol en m'envoyant des vagues d'air charriant une odeur de poisson pourri. J'ai tout juste eu le temps de voir la silhouette lourde d'un oiseau ébouriffé se fondre dans la frondaison. Aussi étrange que cela puisse paraître, mes yeux m'ont certifié que cette oiseau possédait une longue chevelure sale qui flottait dans le vent.

Un liquide chaud coulait sur ma joue. J'y ai porté la main. Cette fois, je saignais vraiment. La panique a commencé à m'envahir en imaginant toutes les maladies foudroyantes que cette bestiole devait transporter dans ses plumes. L'image de mon oreille gonflée de pus tombant de mon visage s'est imposée à moi. J'ai vigoureusement secoué la tête. Appuyant mes deux mains sur la terre pour me redresser, je me suis forcé à penser à mon chat qui devait se demander où est-ce que j'étais passé. Je devais sortir d'ici.

J'ai continué ma route en jetant des coups d'œil méfiants autour de moi mais nulle autre créature ne m'a attaqué. Pourtant, plus j'avançais et plus la forêt se remplissait de vie. L'air lourd se remplissait de cris qui se réverbéraient sur la moindre surface. Des papillons irisées se sont rajoutées aux escargots, puis des mulots ont commencé à s'enfuir à mon approche. Les fourrés tremblaient parfois sous les pas de quelque gros animal mais, heureusement, il ne s'est pas montré. Une douce lueur flottait dans l'air, chassant les ombres. Un hurlement lointain, entre le chant d'un loup et le roulement du tonnerre, retentissait de temps à autre.

Au bout d'un moment, un bruit familier m'a fait lever les yeux. Un triangle non pas d'oies mais de canards me dépassaient en cancanant. Leur tête verte ou brune luisait dans la lumière de la lune. Mais ils n'étaient pas en train de voler. Non, ça aurait été trop banal. Leurs ailes sagement repliées sur le côté, ils battaient l'air de leur pattes palmées comme s'ils étaient dans une mare et que j'étais un poisson des abysses. Et ils ne tombaient pas.

Je les ai fixé d'un air abruti jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans les frondaisons. J'ai alors brusquement prit conscience de toutes les bizarreries que j'avais vu depuis que j'étais tombé. Déjà,

ce simple fait était complètement improbable. On ne survit pas à une chute pareille. Et encore moins en tombant sur un champignon OGM !

Un sourire idiot est monté sur mon visage. J'avais compris. Depuis toujours, mes crises de somnambulisme étaient accompagnées de rêves extravagants et si prenants qu'à mon réveil j'avais toujours l'impression de rêver. Ce devait donc être un rêve. Je n'avais jamais fait de rêve lucide. Mon regard a balayé la forêt chargée de senteurs capiteuses. En fait, c'était plutôt cool.

Mes pieds ont repris leur route d'un pas léger. J'étais bien en sécurité sous ma couverture, autant profiter de cette promenade onirique.

J'ai marché gaiement, inspirant à pleins poumons ce rêve extraordinaire. Cueillant une fleur blanche poudrée d'or, je l'ai glissée dans les mailles de mon pull. Un peu plus loin, j'ai aperçu un éléphant rose pâle qui nageait gracieusement entre les branches les plus hautes. Une libellule bleue électrique s'est même posée quelques instants sur ma main avant de s'envoler en bourdonnant.

Laissant mes doigts glisser paresseusement dans les herbes hautes bordant le chemin, j'ai cueilli quelques brins que j'ai tressé d'un œil distrait. C'est alors qu'une voix aiguë m'a fait sursauter.

- Je pari que celui-ci est un voyageur.

- Il n'a pas l'air de connaître l'endroit, a renchérit une autre voix haut perchée. Sinon il ne porterait pas une anémone à miel !

Et elles voix ont éclaté de rire. Si un moineau pouvait rire, c'est sûrement le bruit qu'il ferait.

J'ai tourné la tête dans tous les sens sans repérer les deux moqueuses. La forêt bourdonnait tellement de vie qu'il était impossible de fixer son regard sur quoi que ce soit. On se serait cru dans une centrifugeuse.

- Oh, il nous a entendu !

- Tu crois qu'on devrait s'enfuir ?

- Kiko dirait qu'on est mal-élevées.

L'une des petites voix a soupiré.

- Bon, on devrait au moins lui dire pour l'anémone.

Je tournais sur moi-même, tentant de repérer où pourrait s'être cachées les deux enfants. C'est alors qu'une petite chose douce et tiède m'a chatouillé la nuque. Mon cœur a manqué un battement. Je me suis vivement retourné. Et j'ai cligné des yeux. Une fois. Deux fois. Mais elles étaient toujours là.

Flottant dans les airs comme dans une rivière, deux petites créatures me regardaient avec curiosité. On aurait dit des loutres. De très jolies loutres souples au ventre blanc. Enfin, ça aurait pu être des loutres si seulement elles n'avaient pas été bleu pétrole et que de minuscules bois de cerf ne perçaient pas leur petite tête.

- Enchantée, a prononcé l'une d'elle d'une voix flûtée. Pile.

- Enchantée, a dit l'autre. Moi, c'est Poil.

- T-Théo. Enchanté.

La loutre dénommée Poil a tendu sa petite patte griffue vers ma poitrine.

- Vous avez là un très joli spécimen d'anémone à miel.

- Merci.

- Vous savez que leur pollen est très toxique si on en respire trop ?

Poussant un petit cri, j'ai arraché la fleur de mon pull avant de la jeter dans les fourrés et de m'essuyer frénétiquement les mains.

- Enfin, a gloussé Pile, toxique pour les fées. C'est tellement fragile ces petites choses-là.

Je lui ai lancé un regard de travers.

- Oh, fais pas cette tête Théo le Voyageur !

Et elle s'est faufilée dans mon cou en me chatouillant de ses poils fins. J'ai remonté les épaules, un rire dans la gorge. Impossible de rester sérieux. J'ai fini par supplier grâce. Elle a alors bondit dans le vide où elle est restée en suspension.

- Tu viens au marché nocturne ?

- Il y a un marché nocturne ?

- Oui, il est magnifique !

- On y vend des pommes d'amour, des chouchous, des marrons grillés, des caramels au sirop... a renchérit Poil avec gourmandise, avant de me lancer un coup d'œil scrutateur. Tu aimes les marrons grillés ?

- J'adore.

Elle a solennellement hoché la tête.

- Alors c'est quelqu'un de bien. On l'emmène au marché nocturne.

Je me suis donc laissé guider par deux loutres bleues qui nageaient dans l'air à travers une forêt de sequoias remplie d'escargots fluorescents. Elles n'arrêtaient pas de piailler et de rire pour un rien, faisant sans cesse des cabrioles et interpellant des oiseaux au plumage coloré qui s'envolaient d'un air outragé. Tandis que Poil me faisait l'éloge des gourmandises vendues au village, Pile me régala de ses descriptions des décorations qu'on y avait installé. J'ai entendu les musiques et les rires avant même de voir les maisons. Et lorsque nous sommes arrivées, perchées à l'orée de la forêt, je n'ai pu que leur donner raison.

Le village se nichait au creux d'une vallée douce au bord d'un lac étincelant. Les maisons au toit pointu ressemblait à des maisons de pain d'épices décorées de crème et de fruits confits. Il y avait des guirlandes lumineuses absolument partout. Des rouges, des bleues, des jaunes, des vertes, c'était éblouissant. Des nuages de fumée gris chaton s'échappaient par à-coups des toits hérissés de cheminées de toutes les tailles et toutes les formes, on se serait cru dans un dessin animé. Dans l'air flottait une odeur de sucre roux et de feu de bois. J'ai inspiré à pleins poumons.

- Viens ! ont crié Pile et Poil, et elles se sont laissées glisser dans la pente, la tête la première, comme dans un toboggan.

Alors qu'elles volaient toujours.

Mes pieds ont décidé avant moi. Ils se sont élancés dans la pente comme si j'avais cinq ans, le vent me fouettant le visage, m'ébouriffant les cheveux. J'avais l'impression de voler. Les herbes me battaient les mollets, j'accélérais, emporté par mon propre poids, jusqu'au moment où mon pied a buté contre une racine. J'ai fini la pente en roulant à m'en donner la nausée avant de m'écraser en bas, hilare. C'était merveilleux.

Les deux loutres, auréolées de multicolore par les ampoules, ont tenter de me remettre debout avec force ahanements. Mais leurs petites pattes n'étaient pas assez fortes et elles se sont écroulées près de moi en riant comme des moineaux asthmatiques.

Lorsque nous avons enfin réussi à nous calmer, elles m'ont entraîné vers le village d'où s'échappait cette si merveilleuse odeur.

Une lumière multicolore et clignotante baignait les rues. Les guirlandes nous peignaient de toutes les couleurs, nous transformant en créatures oniriques. J'ai d'ailleurs rapidement compris que mes deux camarades étaient loin d'être les seules comme ça. C'était plutôt moi qui faisait figure d'exception avec mon pull beige et mon pantalon de pyjama en pilou. Seule ma crinière de lion remplie de brindilles et de pollen doré pouvait tant soit un peu me faire ressembler aux autochtones.

Ils étaient magnifiques. Il y avait des humains, des animaux, des créatures qui ne correspondaient à aucun de ces de deux mots, d'autres qui ressemblaient aux deux. Il y avait des fourrures qui allaient du naturel à l'incroyable, des peaux arc-en-ciel, des visages de toutes les formes, des membres qui allaient de quatre à beaucoup plus, des coiffures époustouflantes, des corps de toutes les tailles, j'étais ébahis.

J'aurais pu errer pendant des heures dans les rues en dévisageant tout le monde, éblouit par la richesse de mon rêve, mais Pile et Poil m'ont tiré par la manche et m'ont entraîné vers le cœur de la fête : le marché nocturne.

Des stands bariolés bordaient les rues, déversant leurs marchandises sur les trottoirs. Il y avait des petites sculptures en bois peint, des nougats crémeux, des nuages en bocal, des carillons délicats, des boîtes à musique couvertes de velours, des balais volants, des gobelets de vin chaud, et tellement d'autres choses que j'aurais pu passer des jours entiers à tout regarder. Une très belle femme à la peau bleue vendait des parfums dans des nuages de fumée violette et rose. Je me suis

arrêté un instant pour sentir une de ses petites bouteilles en forme de pomme. Le parfum était fabuleux, frais et sucré comme une matinée de printemps tout juste éclos. Un peu plus loin, Pile et Poil sont allées tourmenter une troublante créature qui hésitait entre la grenouille et le crocodile, la bombardant avec les boules de cotillons multicolores qu'elle vendait. Furieuse, elle a fini par les attraper par la queue et les jeter en travers de la rue, où elles ont souplement atterri dans les airs. Elles étaient mortes de rire.

Nous avons ainsi parcouru les rues en nous extasiant de tout, nous fauflant entre les stands, souriant comme des imbéciles, respirant à pleins poumons les senteurs multiples qui ondoyaient dans la brise. Pile et Poil semblaient connaître tout le monde, tantôt échangeant une plaisanterie, tantôt se faisant menacer d'un poing vengeur. C'était le rêve le plus fabuleux que j'ai jamais fait.

À un moment, se penchant dangereusement sur le chapeau haute-forme d'un vendeur au col amidonné, elles l'ont supplié de leur offrir une petite part des beignets au fromage qu'il faisait frémir dans un chaudron en cuivre. Une mine sévère sur sa peau livide et ses longues dents, il a fini par céder en laissant échapper un bref sourire. Poussant des petits cris de joie, elle se sont emparées du beignet brûlant qu'elles ont séparé en trois parts en se mettant du fromage fondu partout sur les pattes. Je me suis brûlé la langue en mordant dans la panure dorée. Le fromage était élastique et tendre, parcouru de sa croûte croustillante au léger parfum de cumin. J'aurais pu en manger un kilo sans me lasser.

Pile, léchant avec application ses pattes poisseuses, a fini par lâcher de sa voix aiguë :

- On devra aller voir Kiko. J'ai horreur d'avoir les poils collés.
- Mais, a protesté Poil, elle va nous dire de ne pas demander de gâteaux aux vendeurs ! Je ne partirais pas d'ici tant que je n'aurais pas mangé un chou à la crème du Père Benito.
- On lui dira que notre nouveau copain Théo doit *absolument* découvrir les gâteaux du marché.

Elle échangea un regard complice avec son amie. Et, d'un même élan, elle m'attrapèrent la manche de leurs petites pattes collantes et m'entraînèrent dans un tourbillon de rues jusqu'à un stand d'horloges en bois sculpté époustouflantes. La vendeuse ressemblait plutôt à une humaine, si ce n'est sa peau de porcelaine qui lui donnait l'apparence d'un biscuit de Sèvres, et sa longue chevelure couleur d'océan qui ondulait autour d'elle comme si elle était dotée d'une vie propre. Une lourde coiffe ornée de pompons rouges et de perles nacrées ceignait son front d'albâtre.

Les deux loutres se sont précipitées vers elle en la suppliant de leur laver les pattes, tournant autour d'elle dans un balais étourdissant. Souriant avec amusement, elle leur a soigneusement essuyé les poils avant de tendre le menton dans ma direction. Ses mouvements avaient quelque chose de félin qui m'a fait hésiter à m'approcher.

- Qui est-ce ?
- Notre nouveau copain Théo !
- Un voyageur.
- Il avait cueilli une anémone à miel, tu te rends compte ?
- Mais il aime les marrons grillés alors c'est quelqu'un de bien.
- On lui a fait visiter le marché.
- Il ne savait même pas qu'il y en avait un !
- On lui a même donné un bout de beignet au fromage !

La vendeuse a plissé ses yeux sombres.

- Que vous avez demandé, et non acheté, je suppose ?

Immédiatement réduites au silence, Pile et Poil se sont immobilisées dans le vide, le museau baissé, un air contrit sur leurs traits poilus.

- Il est possible que quelque chose de ce genre se soit produit, a commencé Poil.
- Mais en même temps, a poursuivi Pile, tout est possible, y compris que la lune soit en fromage. Alors bon...

La vendeuse se tourna vers moi.

- Il était bon ?
- Excellent.
- Vous pensez qu'on peut leur pardonner ?

- J'en suis sûr.

Ses lèvres blanches se sont écartées en un sourire de chat.

- Vous êtes pardonné. C'est votre ami Théo qui le dit.

Bondissant dans les airs, les deux loutres ont poussé des cris de joie.

- Allez donc acheter des choux à la crème du Père Benito, leur dit-elle en leur tendant une petite bourse en peluche. Mais j'ai bien dit *acheter*.

S'emparant vivement de l'objet, elles disparurent avant même que je n'ai le temps de leur demander de les accompagner. Cette femme me mettait mal à l'aise. Elle me faisait justement signe de la rejoindre derrière le stand, ce que je n'ai pas pu refuser. Elle me tendit une main franche.

- Je m'appelle Tsukiko.

- Et moi Théo. Mais vous le savez déjà.

Elle sourit de nouveau de son sourire félin en me serrant la main.

- Installez-vous.

Je pris donc place sur une caisse en bois patiné tandis qu'elle s'asseyait à quelques pas de moi. La peau de ses bras et de son dos était entièrement tatoué de larges fleurs grenat et de feuilles émeraude.

- Vous avez de jolis tatouages, ai-je dit pour dire quelque chose.

- Merci.

Et le silence reprit ses droits. Des passants s'arrêtaient de temps en temps devant le stand, certains se régaland du regard, d'autres achetant des petites merveilles. Tsukiko leur parlait. Pourtant, il y avait une espèce de tension entre nous deux, un silence qui me faisait me tortiller sur ma caisse. Je me suis nerveusement raclé la gorge.

- Vous n'aimez pas le silence, a commenté Tsukiko en emballant un coucou agrémenté d'une dizaine de petits danseurs en bois.

- C'est vrai.

Profitant d'une accalmie, elle s'est assise à côté de moi, tellement proche que je sentais la chaleur de sa peau dans l'air.

- Poil a dit que vous ne saviez pas pour le marché nocturne.

- En effet.

- Pourquoi êtes-vous venu ?

Je lui étais reconnaissant de sa tentative pour briser la glace, mais sa question me mettait mal à l'aise.

- Je ne sais pas. Je...

- Oui ?

- Je ne suis pas venu volontairement.

- Comment peut-on ne pas vouloir venir ici ? Tout ceux qui franchisse les portes du village sont volontaires.

- Ce n'est pas moi qui ait choisi. Je... ça vous paraîtrait trop étrange.

Elle s'est tourné vers moi. Toute son attention était braquée sur moi.

- Dites-moi le fond de votre pensée. Rien ne paraît trop étrange ici.

Et je l'ai cru. Je lui dis que je pensais être dans un rêve et que tout ceci n'était qu'une création de mon esprit enfiévré. Que j'avais toujours eu beaucoup d'imagination. Que j'adorais les sucreries, ce qui avait probablement provoqué ce marché, et que j'avais toujours trouvé les loutres adorables, d'où Pile et Poil. Tsukiko ne s'est pas moqué. Elle n'a pas sourit, ne m'a pas dit que j'étais fou.

- Donc je ne serais qu'une image de votre imagination.

- Oui.

- Pourquoi pas ? Qui sait d'où nous venons ? Être le personnage d'un rêve aussi fabuleux que celui-ci n'est pas si mal. Et surtout, qui sait si ce sont les rêveurs qui créent leurs rêves, où les rêves qui invitent leurs rêveurs ?

- Je ne sais pas.

Tsukiko s'est levé pour aller conseiller un client.

- Qu'importe ? Vous voulez un bonhomme en pain d'épices ? J'en ai quelques uns dans cette malle.

Désarçonné, j'ai hoché la tête.

C'est ainsi que je me suis retrouvé en train de grignoter un bonhomme en pain d'épices couvert de glaçage blanc et vert lorsque Pile et Poil ont traversé la rue comme des fusées et ont déposé à côté de moi un paquet dodu d'où s'échappait une merveilleuse odeur.

- Il faut absolument que tu goûtes un chou à la crème du Père Benito ! s'est écrié Poil.
- Ce sont les meilleurs du monde ! a renchéri Pile.

Engloutissant les restes du pain d'épices, délicieux par ailleurs, j'ai plongé avec elles ma main dans le sachet. Mes doigts se sont refermés sur une petite boule dure que j'ai amené devant mes yeux. Dorée et hérissée de petits piques de pâte tendre, elle ressemblait à une planète montagnaise. Lorsque j'ai mordu dedans, j'ai d'abord senti le croquant de la coque, puis le moelleux de la pâte et enfin le fondant de la crème pâtissière à la vanille. Piochant sans cesse dans le paquet, j'ai fini les choux avec le renfort actif et gourmand des deux loutres. Tsukiko, plus mesurée, s'est contentée d'en grignoter un du bout des dents en vendant ses horloges.

Je ne sais pas combien de temps nous sommes restées ainsi, assises derrière le stand à manger des choux à la crème en disant des bêtises. Je ne connaissais Pile et Poil que depuis quelques heures, et pourtant j'avais la sensation de les connaître depuis toujours. Nous bavardions de tout et de rien, du marché et des gens, de mon monde et du leur, et je dois bien l'avouer, beaucoup de sucreries en tout genre. Un léger sourire sur ses lèvres pâles, Tsukiko nous écoutait en vendant ses marchandises.

Le temps glissa tant et si bien dans les odeurs de sucre et de fumée que je ne me suis pas tout de suite rendu compte que les rues se vidaient. Ce n'est que lorsque Tsukiko a commencé à remballer sa marchandise que je me suis aperçu que les stands fermaient boutique les uns derrière les autres et que les clients quittaient frileusement les rues, des paquets plein les bras. Une vague déception s'est abattue sur moi. Mon rêve allait-il donc se terminer, puisque le marché l'était ? Pourtant je n'avais aucune envie de partir. Je serais bien resté ici jusqu'au bout de la nuit, jusqu'à ce que mon chat se mette à miauler dans mon oreille pour que je lui donne son petit déjeuner.

Sous la demande de Tsukiko, je l'ai aidé à ranger les paquets dans de lourdes malles en bois que nous avons empilé dans une carriole. Pile et Poil, perchées sur le dos du cheval tacheté de blanc et de violet solidement attelé, ont maladroitement guidé notre chemin en criant des indications contradictoires de leur petite voix aiguë. Le sol pavé de pierres patinées nous faisait bringuebaler comme des sacs de farine et nous avons dû plus d'une fois maintenir une caisse qui menaçait de se renverser sur la route. C'est avec un certain soulagement que j'ai senti le cheval s'arrêter devant une maisonnette en tous points semblable à une maison en pain d'épices. Mais au lieu des fruits confits et du glaçage, celle-ci, bien en bois, s'ornait de peinture vive et d'une multitude de petites sculptures en bois. J'avais l'impression d'avoir débarqué au Pays des Friandises de Casse-Noisette.

Tandis que j'aidais Tsukiko à empiler les caisses dans un petit atelier sur le côté de la maison, les deux loutres paraient le cheval de rubans et de clochettes comme s'il allait se rendre à une fête. Perplexe, j'ai fini par poser la question à Tsukiko. Celle-ci, les muscles tendus sous sa peau tatouée, a hoché la tête.

- Tout à fait. Il va à la soirée avec nous.

Une bulle de joie a fait grimper un sourire sur mes lèvres.

- Il y a une soirée quelque part ?
- Le Théâtre Péppinus organise une représentation au manoir, de l'autre côté du lac.
- Est-ce que je peux venir ?

Elle s'est retournée vers moi en souriant d'un air indéchiffrable.

- C'est votre rêve, non ? Vous allez où vous voulez.

Une chaleur embarrassante a conquis mes joues.

- Je ne voudrais pas gêner les gens qui vivent dans mes rêves.
- C'est tout à votre honneur.

Elle a passé un regard critique sur moi.

- Vous allez venir. Mais changez moi ce pyjama. Le Théâtre exige une tenue de soirée.

Je me suis donc transformé en mannequin pour une fille qui ressemblait à une poupée en porcelaine alors que je n'ai absolument pas le physique pour. Planté au milieu d'une pièce lambrissée de bois ambré, un placard apparemment sans fin se déversant devant moi, je me suis fait habiller comme une poupée, ce qui, je dois bien l'avouer, était assez amusant. Assises de part et d'autre d'un canapé couvert de couvertures bariolées, Pile et Poil jouaient le rôle des jurés avec un sérieux qu'elles avaient du mal à conserver. Tsukiko, le nez dans les étoffes brillantes, me donnait des vêtements beaucoup trop élégants pour quelqu'un comme moi, que je devais enfile avant de défiler comme une star devant elles. En dépit d'une gêne vague au début, je me suis très vite prît au jeu pour le plus grand bonheur des loutres qui applaudissaient avec enthousiasme dans leurs petites pattes bleues.

Chez moi, je suis plutôt un adepte de l'uniforme sweat-jean-baskets. J'ai horreur de passer trois heures tous les matins devant ma penderie à me demander si ce t-shirt va avec ce foulard ou ces chaussures avec ce pantalon. Pourtant, comme un péché honteux, j'adore me parer pour les fêtes. Je réfléchis pendant des heures pour avoir la meilleure allure possible même si le regard désapprouvateur de ma famille me fait clairement comprendre que la seule élégance qu'elle tolère est celle du costard. Je brosse ma crinière de lion, je souligne mes yeux au crayon noir, j'ajuste des chemises à imprimés sur ma peau sombre, je cire mes plus beaux souliers à pois et j'enfile des bracelets cliquetants qui font grincer des dents ma mère.

Cette séance d'habillage était donc extrêmement jouissive. Mon reflet dans leurs yeux était celui d'un beau gosse, et ça, c'était vraiment agréable.

Nous avons fini par nous mettre d'accord sur une ensemble en velours jaune citron qui me donnait l'allure d'un canari, associé à de grosses baskets blanches et un foulard lavande délicieusement parfumé. Une fois prêt, ce fut au tour de Pile et Poil de mettre des rubans et des bagues brillantes dans leurs bois, puis à celui de Tsukiko de mettre, selon ses propres termes, sa plus jolie robe. Toute en tissu noir brillant avec un large dos nu pour que l'on voit ses tatouages, accompagnée d'une ceinture en cristaux miel, elle lui donnait une allure folle.

C'est ainsi endimanchés que nous sommes remontés dans la carriole, le cheval au poil brillant aussi distingué que nous, avant de nous diriger vers le lac de l'autre côté du village. Les rues étaient désertes. Tout le monde était à la soirée organisée par le Théâtre, m'a expliqué Tsukiko.

Nous avons longé le lac sous la lumière de la lune. Le vent frais nous fouettait le visage. Un frisson m'a parcouru. En voyant les épaules nues de Tsukiko, je me suis demandé comment elle faisait pour ne pas avoir froid. Pourtant, je n'ai pas osé lui poser la question. Le regard perdu dans la contemplation du lac, elle semblait ailleurs.

J'ai suivi son regard. Et mes yeux se sont écarquillés.

Les rives du lac bleu nuit étaient parcourues de joncs bruissants et d'énormes nénuphars fleuris. Mais ce que j'avais prît pour des végétaux s'est transformé, au second coup d'œil, en gigantesques cristaux si magnifiques que j'en ai eu le souffle coupé. De délicates feuilles couleur de sève s'ourlaient autour de fleurs translucides au cœur lumineux. Leur lueur rosée se reflétait sur l'eau en un milliers de gouttes de lumière. Un peu plus loin, courbés comme une forêt d'arches émeraude, les joncs se balançaient mollement dans la brise. Leur feuilles minérales taillées en un milliers de facettes réfléchissaient la moindre miette de lumière, transformant le lac en un ciel étoilé sans fin.

Pendant un long moment ma voix s'est enfuit. Je ne pouvais pas quitter des yeux ce spectacle onirique. Puis, lorsque la rive s'est fondue derrière nous dans un brouillard de lucioles lointaines, je me suis tourné vers Tsukiko.

- Qui a taillé ces plantes ? C'est... c'est merveilleux.
- Personne ne les a taillé. Elles poussent, c'est tout.

Je n'ai rien répondu. J'ai seulement sourit. Ce pays était fabuleux.

Quelques minutes plus tard, nous sommes arrivées devant un haut manoir à la façade austère. S'il n'y avait pas eu toutes ces carrioles garées devant avec leurs chevaux dételés qui servaient de tondeuses à la pelouse, j'aurais juré que c'était un manoir hanté. Son toit d'ardoises

moussues se déversaient en flots d'ombres noires dans les fenêtres aux vitraux brisés. Il n'y avait pas un bruit, outre le piétinement des sabots et le vent qui s'engouffrait en hurlant dans les gouttières. Après avoir libéré le cheval, nous nous sommes avancées vers la porte d'entrée qui baillait à tous les vents. Des ronces aux épines noires s'enroulaient en vrilles d'inquiétude sur les marches déformées par le temps.

Pile et Poil regardaient le décor du même œil angoissé que moi. Mais Tsukiko, elle, gardait un visage impassible. Nous avons passé le seuil du manoir. Et, bien évidemment, la porte a sinistrement claqué dans notre dos, me faisant violemment sursauter.

Je commençais à maudire ce songe qui passait du rêve au cauchemar comme on change de chapeau, lorsque mes sens se firent brusquement agresser. Je me suis couvert le visage des mains, ébloui par la lumière intense et les sons bourdonnants qui venaient de surgir du néant. Les cris de ravissement de Pile et Poil me firent entrouvrir les yeux. Et un sourire incrédule me monta aux lèvres.

Le hall noyé dans l'ombre et les herbes folles venait de laisser la place à un vestibule baignant dans une lumière dorée. Tous les personnages incroyables que j'avais croisé dans la rue un peu plus tôt se trouvaient ici, parés de leurs plus beaux atours, riant et parlant fort sous le plafond voûté et ses balcons aux rambardes délicates. Un petit groupe de danseurs en représentation nous passa devant, poursuivit par ses spectateurs attentifs. En levant les yeux, j'ai vu une acrobate souple comme une liane se tordre sur un trapèze à une dizaine de mètres du sol. Des scènes se devinaient derrière les portes ouvertes qui perçaient les murs courbes. J'avais envie de courir partout pour tout voir, admirer les artistes qui nous offraient des étoiles, me tordre le cou pour regarder les peintures au plafond, me gorger des parfums suaves et sauvages qui ondulaient jusqu'à moi.

Fusant dans les airs entre un chat ailé et un banc de saumons qui nageait dans le vide, Pile et Poil se sont précipitées de l'autre côté de la pièce. Quelques secondes plus tard, elles revenaient en traînant un homme de haute stature à l'aura telle que les gens s'écartaient inconsciemment sur son chemin. Je me suis senti tout petit. Pourtant, quand l'homme a sourit, la chaleur qui se dégagait de son sourire était tellement puissante que je me suis instantanément détendu.

- No, s'est réjoui Tsukiko. Je suis contente de te voir.

- Moi aussi ma chère.

Sa voix était rauque et grave, comme s'il avalait des cigarettes allumées au petit déjeuner.

- Qui est ce charmant jeune homme ?

- Théo, ai-je répondu précipitamment. Un ami. Je suis nouveau dans le coin.

Je n'arrivais pas à détacher mon regard de sa gorge tatouée d'une énorme rose noire qui enserrait tout son cou et se perdait en pétales épars sur sa poitrine. Je ne parvenais même pas à imaginer la douleur que cela devait procurer de se faire tatouer à cet endroit. Moi qui supportait à peine les prises de sang...

- Ravi de vous rencontrer Théo. Je suis No Péppinus, le directeur de cette fantastique troupe et du Théâtre Péppinus.

J'ai incliné la tête, impressionné. Cela devait être quelque chose de travailler avec un patron pareil.

- Mais voyons voir ça, a-t-il dit en se penchant vers moi, les yeux plissés. Je vois quelque chose qui dépasse...

Glissant en un éclair sa main derrière mon oreille, il en retira une chaînette argentée qu'il laissa pendre au bout de son doigt.

- Vous avez des choses bien étranges derrière vos oreilles.

C'était le genre de tours que l'on fait aux enfants. Pourtant j'ai sourit comme un gamin en tendant la main vers le petit objet. No Péppinus le laissa tomber au creux de ma paume avant de se pencher vers mon oreille.

- Un cadeau de la maison, a-t-il soufflé.

Puis il m'a fait une petite tape sur l'épaule avant de s'éloigner avec Pile et Poil qui tourbillonnaient autour de lui en l'étourdissant avec leurs babillages survoltés.

- Merci ! ai-je crié mais il était déjà parti.

Impatient, j'ai fait briller le petit objet dans la lumière. C'était un bracelet très fin, garni d'un médaillon gravé d'un côté d'un minuscule dragon et de l'autre des mots *Théâtre Péppinus*. Je l'ai immédiatement accroché à mon poignet. La sensation du métal froid sur ma peau était douce.

- J'aimerais le garder à mon réveil, ai-je confié à Tsukiko.

- Pourquoi pas ?

Son sourire mystérieux m'a troublé.

Durant les heures qui suivirent, nous avons parcouru le manoir illuminé comme un second Versailles, nous régaland des spectacles qui surgissaient au coin de chaque couloir. Tsukiko m'a tenu compagnie de sa présence silencieuse, souriant aux artistes, agitant parfois ses doigts blancs lorsqu'elle apercevait une connaissance. Nous croisions de temps à autre Pile et Poil qui flottaient entre les têtes, les pattes remplies de sucreries qu'elles avaient trouvé on ne sait où, observant les représentations de leurs petits yeux noirs en riant sous cape. Plus d'une fois, lorsqu'elles passaient près de moi, l'une ou l'autre des loutres me glissait discrètement un caramel ou un sablé, ce dont je leur était reconnaissant. Tous mes sens sautillaient sur place en poussant des petits cris de joie.

Les artistes du Théâtre étaient fabuleux. Nul ne parlait dans le brouhaha qui les entouraient, pourtant ils étaient si expressifs que je comprenais immédiatement leurs histoires. Des trapézistes se poursuivaient au plafond peint d'angelots joufflus, défiant les lois de la gravité aussi aisément que s'ils avaient été sur la terre ferme. En dessous, des danseurs, des mimes, des jongleurs et des dizaines d'autres nous éblouissaient de leurs tours spectaculaires. Je me suis arrêté quelques instants devant des dresseurs de chats. Les petits félins agiles tourbillonnaient sous les ordres de leurs humains, bondissant dans des cerceaux, se dressant sur les pattes arrières ou miaulant en rythme. Mais mon attention s'est fait capturer par un dresseur de corbeaux qui faisait frôler la tête du public par les ailes d'ébène de ses oiseaux. Croassant d'un air moqueur, ils faisaient crier les spectateurs ravis qui se couvraient la tête sans pouvoir détacher leur regard des silhouettes ailées.

J'ai fini par quitter la pièce, avide de nouvelles découvertes, et me suis enfoncé dans un couloir voisin. Tsukiko était restée à applaudir les animaux et leurs dresseurs. Plus j'avancais et plus il faisait sombre. Je commençais à me demander si j'avais vraiment le droit d'aller dans cette partie du manoir lorsqu'une lueur rouge est apparue à l'extrémité du couloir, découpant la silhouette d'une porte orientale. Intrigué, j'ai accéléré le pas et franchit le seuil.

La pièce baignait dans une étrange lueur rouge qui filtrait du plafond. Plissant les yeux dans la pénombre ambiante, j'ai tenté d'apercevoir mon environnement. C'est alors que, surgissant du néant, une langue de flamme crépitante a jaillit devant moi. J'ai brusquement reculé en poussant un petit cri, les sourcils roussis. Un rire éraillé a alors surgit à côté de moi tandis que la flamme se solidifiait sur un imposant flambeau placé au centre de la pièce. Bondissant sur le côté, j'ai tenté de repérer le cracheur de feu qui m'avait fait cette frayeur.

No Péppinus, un flambeau négligemment coincé entre deux doigts, me souriait d'un air amusé. Dans la pénombre, son tatouage donnait l'impression que sa tête était détachée de son torse. L'illusion était des plus troublantes.

- Vous arrivez juste à temps pour mon numéro.

Tournant le regard autour de moi, je me suis rendu compte qu'un public épart m'entourait, frémissant d'impatience. Un peu gêné, je me suis reculé dans la foule. Mais No Péppinus m'a arrêté d'un geste.

- Voudriez-vous être mon assistant pour ce tour ?

J'avais assez envie de répondre non, mais ma curiosité l'a emporté et j'ai hoché la tête.

- Bien, asseyez-vous ici, à côté de la table.

Je me suis exécuté. No Péppinus a alors coincé son flambeau dans le mur, illuminant la pièce d'une lueur fantastique, avant de se placer derrière la table couverte d'un drap blanc. Une petite enveloppe noire ornée d'un point d'interrogation dormait dans un coin, loin de lui. Il a alors fait apparaître un paquet de cartes au creux de sa main et, excité, le public s'est refermé devant nous, observant avec attention le moindre mouvement du magicien. Ses mains agiles étendirent les cartes sur la table.

- Chaque carte est différente, vous êtes d'accord ? m'a t-il demandé.

J'ai hoché la tête. Il les a alors retourné d'un geste fluide, les rendant toutes identiques.

- Choisissez-en une.

Glissant les doigts au dessus des cartes, j'ai fini par me décider et me saisir d'une d'entre elles. Le roi de pique. Puis, appuyant légèrement sur mes doigts, No Péppinus me la fit mettre face découverte avant de me demander d'écrire mon nom dessus au marqueur noir. Tout cela me semblait bien mystérieux. Il la montra ensuite clairement au public, mon écriture chaotique dans un coin du billet, avant de la plonger à l'envers au cœur du paquet reconstitué. Un sourire mystérieux aux lèvres, No Péppinus glissa ensuite sa main sur le devant du paquet et ma carte, comme par magie, apparue sur le dessus.

Des petits cris de surprise éclatèrent dans le public. Je ne pouvais plus lâcher du regard ses mouvements hypnotiques.

- Maintenant que j'ai toute votre attention...

Se saisissant délicatement de la carte, il la fit glisser sous sa veste entrouverte, effleurant sa peau pâle puis, d'un geste soudain, il la retira en la faisant tourbillonner dans ses doigts, exposant une face blanche au public. Il la laissa retomber sur la table, étrangère. La carte avait... décolorée. J'ai écarquillé les yeux. Un sourire amusé aux lèvres, le magicien écarta alors le pan de sa veste et fit apparaître sa peau nue tatouée du roi de pique. Des applaudissements excités éclatèrent.

Il présenta sa main droite au public, exposant son avant-bras découvert et, d'un mouvement brusque, fit apparaître ma carte entre ses lèvres. Des cris accompagnèrent l'apparition. Il la replongea alors négligemment dans le paquet avant de, d'une simple caresse sur le dos de la carte supérieure, la faire devenir rouge. Ses mains étendirent les cartes sur la table. Une seule n'avait pas eu le dos transformé. Je savais déjà ce qui allait se produire. Se saisissant de la carte originale du bout des doigts, il la présenta au public. Le roi de pique.

Me souriant d'un air complice, il me tendit alors la carte et me demanda de la garder bien serrée entre mes deux paumes. J'ai obtempéré. Cet homme me fascinait.

Reprenant la carte blanche, il la secoua délicatement face au public puis, d'une vive torsion du poignet, fit surgir le roi de pique. Ma signature ornait toujours son coin gauche. Comment... ?

No Péppinus me demanda alors d'ouvrir les mains. Je croyais à peine à ce qui allait se passer. C'était impossible. Pourtant, lorsque j'ai prit la carte qui avait dormit entre mes mains durant tout ce temps, elle était vierge. Nul n'y avait touché. Un sourire incrédule aux lèvres, j'ai rendu la carte au magicien. Il la déposa dans un coin de la table avec ma carte signée puis se saisit du paquet. Il nous montra tout d'abord que chaque carte était différente. Puis, très lentement, il fit basculer le paquet pour nous montrer son dos et, faisant coulisser les cartes sur la table, fit apparaître trois rangées de cartes vierges. Presque vierges. Une flèche noire barrait leur dos blanc, désignant l'enveloppe noire qui n'avait pas bougée depuis le début du tour. Un énorme sourire montait irrésistiblement sur mon visage.

Le magicien fit alors nonchalamment claquer les deux cartes qu'il avait mit à part, la blanche et le roi de pique signé, et elles apparurent vierges à leur tour. Tout semblait tellement facile. Je fixais l'enveloppe sans y croire. Pourtant, lorsque No Péppinus l'ouvrit théâtralement, un sourire triomphant aux lèvres, je n'ai plus douté. Il la montra au public. C'était ma carte.

Il la plongea alors dans le paquet et, d'un mouvement rapide comme l'éclair, changea les cartes en feuilles plastiques transparentes. Le magicien hocha lentement la tête en nous présentant la réalité de son tour. Puis, rassemblant tout le paquet face à nous, il fit lentement défiler les cartes. Peu à peu, ma carte apparaissait jusqu'à surgir parfaitement. Elle était la seule à être restée elle-même. J'aurais voulu moi aussi applaudir mais j'étais comme envoûté.

Se penchant vers moi, No Péppinus me fit alors replacer ma carte au cœur des autres, puis il me demanda de placer ma main sur le paquet posé sur la table. Pendant quelques instants il ne s'est rien passé. Toute l'attention du magicien était braquée sur ma main. Quand soudainement, un nuage de fumée blanche jaillit entre mes doigts, s'enroulant langoureusement autour de mon poignet. J'ai poussé un petit cri, incapable de retirer ma main.

Peu à peu la fumée s'est tarit. Le magicien m'a alors demandé de retirer ma main du paquet.

Il le tapa un coup contre la table puis me le tendit. J'ai écarquillé les yeux en voyant ce qui s'était passé. Ma carte était fondue dans un bloc de plastique. Il n'y avait pas eu un souffle de chaleur. Tournant et retournant l'objet dans mes mains, j'ai tenté de comprendre la supercherie mais il n'y en avait pas. C'était bien réel.

Je le rendis au magicien, suspendu au moindre de ses gestes. Il rangea alors le bloc de plastique dans son enveloppe en carton, nous présentant l'ouverture pour bien nous prouver qu'il était dedans. Puis il le referma et me présenta sa paume ouverte, le paquet posé dessus. Il me saisit alors brusquement le poignet et me fit taper dessus. La boîte s'enfonça comme s'il était vide. No Péppinus attrapa alors le carton à deux mains et, d'un geste théâtral, le déchira avant de le jeter sur les côtés. Plus de cartes, de plastique, de roi de pique ou de signature. Rien que des bouts de carton.

J'ai applaudit à tout rompre avec les autres. Je ne pouvais pas m'arrêter de sourire. Cet homme était magique, tout simplement.

No Péppinus s'inclina devant son public, une main sur le cœur.

- Merci mes chers, merci.

Il se tourna vers moi, me saisissant la main pour m'aider à me relever.

- Et merci à mon assistant du jour, Théo.

J'ai incliné la tête à mon tour, honoré d'avoir participé à ce tour même si je n'y avais rien compris.

Peu à peu le public s'est dispersé. Mais je suis resté près du magicien tandis qu'il rangeait son matériel. Après avoir très soigneusement plié sa nappe blanche, il a levé la tête vers moi.

- Vous vouliez me dire quelque chose ?

- Comme avez-vous fait ? Je veux dire... Ces jeux avec les cartes c'était... c'était magique. Elles disparaissent et apparaissent, changent de matière ou même se volatilisent. Je n'avais jamais vu ça avant.

Il a sourit avant d'appuyer ses deux mains sur la table pour se pencher vers moi.

- Voulez-vous vraiment savoir ?

- Je...

- Connaître les machineries derrière la scène, c'est ne plus s'émerveiller, seulement comprendre que l'angelot ne vole pas, qu'il est seulement maintenu par un câble. Passer de l'autre côté du miroir apporte le savoir, encore qu'il est long et difficile à acquérir, mais il emporte aussi l'innocence. Voulez-vous perdre votre innocence Théo ? Vous me semblez être un garçon qui s'émerveille de tout.

Je suis resté silencieux quelques instants, méditant ce qu'il venait de dire. Ses paroles perspicaces tournaient dans mon esprit. Voulais-je perdre mon innocence ? Cette innocence-là du moins ? Est-ce que je ne voulais pas continuer à m'émerveiller des tours de magie, même si on ne faisait que m'abuser, et réserver mon savoir à autre chose ? Je crois qu'au fond je le savais déjà.

J'ai souris au magicien.

- Je ne veux pas savoir ça. Gardez vos tours, je serais votre public. Je préfère apprendre d'autres choses et continuer à me dire que vous avez des pouvoirs magiques.

- Sage décision.

Je commençais à partir puis suis revenu sur mes pas.

- Une dernière chose.

- Oui ?

- Vous avez un talent fou.

Un large sourire éclaira son visage. Il posa la main sur son cœur.

- Le compliment me touche. Merci.

Lorsque je suis retourné dans la pièce voisine, j'y ai retrouvé Tsukiko et les deux loutres plantées devant la fenêtre. Je n'étais parti que quelques minutes et pourtant la pièce était presque vide. Il ne restait que quelques spectateurs désœuvrés et des artistes qui remballaient leur matériel. J'ai rejoins mes nouvelles amies. Dehors, la silhouette du village était auréolé de rose et d'abricot. Le soleil venait remplacer la lune qui pâlisait à l'horizon lointain. Je me suis soudainement senti

immensément fatigué. La nuit avait été longue. Même si j'étais toujours sous ma couverture bien au chaud chez moi, j'avais terriblement envie de faire un petit somme.

- L'heure du départ approche, a dit Tsukiko sans me regarder.
- Je n'ai pas envie de partir. Je ne fais jamais deux fois le même rêve.
- Tu as déjà essayé de le demander gentiment ? m'a questionné Pile.
- Non.
- Essaye. Tu verras, si on y croit très fort, ça peut marcher.

J'ai hoché la tête. Un vague à l'âme prenait possession de moi en même temps que la fatigue. Cette nuit avait été fabuleuse. Je n'avais jamais fait un rêve semblable. Je n'avais pas envie qu'il se termine.

- Si ça trouve je ne me rappellerais même pas de vous à mon réveil.
- Un fin sourire a étiré les lèvres pâles de Tsukiko.
- Crois-moi, on ne m'oublie pas comme ça.
 - J'espère.

Un bâillement m'a fait taire. Je tenais à peine debout.

Pile et Poil m'ont alors entraîné vers un sofa couvert de velours émeraude. Comme ma couverture, chez moi, à ce qui me semblait être des milliers de kilomètres. Je m'y suis recroquevillé en me décrochant la mâchoire avant de fermer les paupières. La dernière image que j'ai gardé est la silhouette de Pile et Poil encadrant celle de Tsukiko, devant la fenêtre éclairée par la lumière de l'aurore. Et je me suis endormit.

Je me suis réveillé brusquement, chancelant au milieu de mon appartement, une lueur pâle filtrant entre les volets. Mon cœur tambourinait comme un fou. Je me suis laissé tombé sur mon lit, le visage entre les mains, tentant tant bien que mal de reprendre mes esprits. J'avais l'impression que mon cerveau était perdu dans un marécage brumeux et que je devais aller le chercher à la nage. Pourtant, peu à peu, j'ai réussi à reconstruire mon esprit morcelé. J'ai prit une large inspiration. Je n'avais rien oublié. Mais j'étais chez moi. Tout allait bien.

Une chose douce et tiède se frottait contre mes jambes. J'ai baissé les yeux vers mon chat qui ronronnait comme un fou pour que je lui donne ses croquettes. Je lui aurais bien demandé s'il avait vu quelque chose de bizarre cette nuit mais je n'aurais pas compris sa réponse. Alors je lui ai juste caressé la tête, content de retrouver son visage familier, avant de lui donner son petit déjeuner.

Lorsque j'ai refermé le pot en verre contenant sa dose du jour, un bref claquement a retentit. Perplexe, j'ai examiné le pot. Rien. Pourtant, lorsque je l'ai rangé dans l'étagère, un nouveau claquement a retentit. J'ai eu un brusque coup au cœur. Fébrile, j'ai soulevé ma manche. Je n'osais pas y croire.

Un fine chaînette pendait à mon poignet. Elle était orné d'un médaillon. D'un côté, un dragon était gravé. De l'autre, les mots *Théâtre Péppinus*.